l'Insubre et Pacuvius le Calabrais sont de ceux qui parlent un mauvais latin, « male locutos uidemus » ; nous savons par Lucilius (ap. Quint. I, 5, 26) qu'un certain Vectius était infesté de prénestinisme ; Titinius (104 Ribb.) raille ceux qui écrivent en latin osque et volsque ; Cicéron encore dans le même passage du *Brutus* donne Catulus comme représentant la bonne tradition, et Cotta la mauvaise ; c'est César qui fournira avec une autorité sans conteste le modèle et la théorie du vrai latin, défini par la formule : « elegantia uerborum latinorum » (*Brut.*, 74, 261). Dans ces termes on reconnaît ceux mêmes que nous avons vus servir à caractériser la langue de Plaute, et Cicéron nous amène ainsi à marquer la place de Plaute dans le livre d'or des bons ouvriers du latin ; il représente avec Naevius, avec Scipion, avec Laelius, le purisme qui triomphera avec César ; il est de ceux qui ont aidé le latin à traverser l'espèce de crise de croissance qui a marqué son évolution au second siècle, et c'est en ce sens, non au titre de maître du style, que les anciens lui attribuent le mérite d'une espèce de défense et illustration de la langue latine, « homo linguae latinae princeps et decus » (Gell. I 7, 17 ; VI [VII] 17, 4)[1].

J. MAROUZEAU.

II

DOUBLETS VIRGILIENS

PAR Mlle J. ERNST
Professeur au collège d'Yverdon (Suisse)

On sait que le sens des mots n'est pas le seul facteur qui intervienne dans la distinction entre synonymes. L'exposé qui va suivre apportera quelques faits à l'appui des théories qui ont été proposées à ce sujet[2].

1. J'ai peur qu'une autre conclusion ne dépasse mes prémisses, mais le fait que les comédies de Plaute et de Térence nous ont été conservées, de préférence à celles de tels autres comiques pourtant plus réputés qu'eux à la scène, ne s'expliquerait-il pas en partie par ce fait que les théoriciens de la langue en recommandaient la lecture à titre de modèles du « latine loqui » ?

2. Cf. J. Marouzeau, *Synonymes latins* (volume du Cinquantenaire de l'École des Hautes-Études). — Ch. Bally, *Traité de stylistique française*, t. I, p. 96 et suiv., 141 et suiv., 234 et suiv. — J. Roiron, *L'imagination auditive de Virgile : l'association synonymique*.

Le principe vaut de façon toute particulière pour le poète. Le souci d'établir une terminologie rigoureuse peut bien hanter un technicien : il est tout à fait étranger à l'artiste. Le mot se présente à lui non comme un signe, mais comme un ensemble infiniment complexe : dans sa forme matérielle, il est un élément sonore et rythmique; il a à coup sûr une signification courante, mais combien flottante et nuancée! Il arrive au poète avec son contenu religieux, juridique, historique, philosophique peut-être, plus ou moins effacé et falsifié; il traîne après lui tout un passé littéraire, tout un cortège d'associations de mots ou d'idées, de réminiscences — tout autant de possibilités latentes d'expression. L'artiste est par excellence celui qui n'en repousse de propos délibéré aucune, qui met en œuvre tantôt l'une, tantôt l'autre, et souvent plusieurs à la fois.

Cette richesse des mots, cette tendance à l'exploiter seront surtout notables chez les poètes anciens, étrangers à tout sens de la propriété littéraire, à toute superstition d'originalité. Elles se manifesteront tout particulièrement dans l'œuvre de Virgile, où confluent tant de faits de civilisation divers.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas, chez un poète comme Virgile, de différence de sens entre doublets? Il est souvent possible d'en apercevoir une. C'est ce que je vais montrer tout d'abord en prenant comme exemples les mots qui désignent chez lui trois des éléments : l'air, la mer, la terre.

Aether, c'est l'espace que nous avons au-dessus de nos têtes, ou une région de cet espace; plus spécialement, c'est la demeure des dieux ou — pour être moins précis — l'endroit vague où ils résident et vers lequel montent les prières; *aether* en vient même à désigner Jupiter lui-même :

G. II, 325 : Tum pater omnipotens fecundis imbribus *aether*
Coniugis in gremium laetae descendit et omnis
Magnus alit magno commixtus corpore fetus.

Enfin, il semble bien qu'il faille voir au moins une allusion à la valeur philosophique d'*aether signifer* dans le passage où Virgile, décrivant les Champs-Élysées, dit :

A. VI, 640 : Largior hic campos *aether* et lumine uestit
Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt.

Par contre, *aer* est le terme de physique désignant l'air matière,

élément. On ne s'étonnera pas de lui trouver la valeur homérique de « nuage[1] » (air condensé) — une seule fois, il est vrai :

A. I, 411 : At Venus obscuro gradientis *aere* saepsit.

Ailleurs, par une réminiscence qui paraît bien être d'un poème orphique[2], *aer* entre dans l'expression *aeris campi* pour désigner le séjour des morts, placé par la cosmologie orphique à la limite de l'atmosphère, juste au-dessous de la lune.

On voit qu'il y a une différence de sens assez nette entre *aether* et *aer*. De même, en regard de *mare*, le terme banal qui désigne le plus souvent la mer en tant qu'élément opposé aux autres éléments, et en regard de *altum* qui est le large, la pleine mer, *aequor* désigne la surface des eaux. Son rapport très apparent avec *aequus*[3] permet de jouer sur son étymologie et lui confère une valeur descriptive que n'a aucun des autres mots désignant la mer. Notons que *aequor* dans le sens de plaine ou de lice est fréquent chez Virgile (il s'y trouve 21 fois sur 105) et souvent, là où *aequor* signifie la mer, Virgile se plaît à rappeler par le contexte l'idée de terre labourable ou celle de carrière. Non seulement il a deux fois *maris aequor arandum* (A. II, 780; III, 495), non seulement il dit *aequor scindere*, *secare*, *metiri*, mais on trouve encore chez lui des expressions comme celles-ci :

A. V, 143 : ... totumque *dehiscit*
Conuolsum remis rostrisque tridentibus *aequor*.

A. V, 862 : ... subitoque priorem
Praeterit et *metis* tenet *aequora* tuta *relictis*.

Le mot *tellus* a une sorte de valeur morale; il désigne par exemple la terre productrice de force, ou encore la terre promise à Énée et qu'il appelle de ses vœux, la *quaesita*, *fatis debita*, *insperata tellus*.

Terra s'applique par contre à l'élément, au sol labourable, ou encore à telle région particulière — terme physique ou géographique.

Mais ces distinctions, tout à fait générales, sont loin de rendre compte de tous les cas particuliers. Si nous les tenions pour rigoureuses, comment expliquer par exemple :

A. XI, 756 : ...illa [aquila] haud minus urget obunco
Luctantem rostro simul *aethera* uerberat alis.

1. Ennius (qui hésite entre l'accusatif *aerem* et *aera*) donne du mot l'explication physique : « qui uentus est et nubes ». Il a aussi *aere fulua* (avec le féminin homérique) qui désigne vraisemblablement un nuage.

2. Voyez Norden, *Aen. Buch VI.* Einleit. S. 23 ff.

3. Voyez A. Ernout, *Remarques sur l'étymologie latine* (*Rev. Ét. lat.*, 3e année, fasc. II, p. 104 et suiv.).

où nous attendrions *aera*, ou :

A. IX, 119 : Delphinumque modo demersis *aequora* rostris
Ima petunt [Nymphae]...

où il est nettement impossible d'attribuer à *aequora* la valeur de surface, ou encore :

A. VI, 23 : Contra elata mari respondet Gnosia *tellus*.

ou enfin :

G. I, 214 : ... et iamdudum incumbere aratris
Dum sicca *tellure* licet, dum nubila pendent?

D'autres facteurs sont intervenus pour déterminer le choix — conscient ou inconscient — que fait Virgile de tel doublet de préférence à tel autre. Je me propose maintenant d'en passer quelques-uns en revue.

On peut tout d'abord noter entre doublets une différence de ton : dans les morceaux d'apparat, dans les comparaisons, c'est *aether* et non *aer* qu'emploiera Virgile; *tellus* se substituera de même à *terra* quand le ton général du morceau l'exigera, *pontus* ou *pelagus* à *mare*.

En outre, le pluriel confère à un mot du langage de tous les jours une allure plus noble. Ainsi dans un serment solennel, dans une objurgation :

A. VI, 551 : ... *maria* aspera iuro

A. III, 44 : Heu! fuge crudelis *terras*, fuge litus auarum.

Mais nous touchons là à une question d'emploi grammatical, et il y a à ce sujet plusieurs autres remarques à faire. C'est ainsi que certains mots semblent affectés à certains emplois, à certaines constructions. Chez Virgile, *pontus* et *pelagus*, ce dernier surtout, construits à l'ablatif, donnent une vague indication de lieu ou de moyen, remplaçant l'ablatif *mari* qui ne se trouve guère qu'accompagné d'une épithète ou dans l'expression *terra marique;* « sur mer », « par mer » sera donc chez Virgile *ponto* ou plus souvent *pelago*.

De plus, comme Virgile n'a guère d'adjectif qui signifie « marin », c'est le génitif *pelagi* qui lui en tient lieu de préférence. En effet, Virgile n'aime pas *aequoreus* qu'il n'emploie qu'une fois, dans un passage lucrétien (G. III, 243.); de même on ne rencontre *marinus* que cinq fois en tout, dont une seule fois dans l'Énéide et dans un passage où il serait possible de voir l'amorce d'une

ἔκφρασις à la manière alexandrine ; serait-ce que le mot appartenait au jargon des νεώτεροι et que Virgile l'aurait abandonné par la suite? Ainsi donc chez Virgile les oiseaux de mer sont *pelagi uolucres;* l'empire de la mer, *imperium pelagi*, etc.

Pontus, beaucoup moins employé au génitif, est fréquent au nominatif comme agent, presque personnifié :

A. I, 556 : ... et te, pater optime Teucrum,
Pontus habet Libyae.

A. VI, 729 : Et quae marmoreo fert monstra sub aequore *pontus*.

Exemples analogues : A. X, 103, 377.

Je doute qu'il faille voir là une influence du fait que *pontus* est de genre animé, contrairement à *mare*, *aequor* et *pelagus*. En effet, nous voyons Lucrèce ne l'employer qu'une fois au nominatif (sur dix-sept). D'ailleurs, pourquoi alors *gurges*, masculin lui aussi, serait-il presque toujours à l'ablatif dans des expressions aussi impersonnelles que *gurgite uasto*, *gurgite ab alto*? *Sal* prêterait à une remarque analogue.

Notons encore que *pontus* et *pelagus* ne se rencontrent chacun qu'une fois avec une préposition, tandis que *aequor*, et surtout *aequora*, sont constamment employés avec *in*, *ex*, *sub*, *per*. A vrai dire, l'emploi différent des prépositions peut, dans certains cas, s'expliquer par des différences de sens : nous ne nous étonnerons pas de trouver *aer* employé exclusivement avec *in* et *per*, puisqu'il désigne en général une matière, tandis que nous avons naturellement *ab aethere*, *ex aethere*, *ad aethera*, *trans aethera*, puisque nous avons affaire à un espace ou à une région localisée de l'espace. Mais il est difficile d'invoquer une raison semblable pour expliquer l'emploi différent des prépositions avec *aequor* d'une part, *pontus* et *pelagus* de l'autre. Tout au plus pourrait-on dire que comme *aequor* a une valeur plus concrète, moins générale que les autres termes, on s'attendra à le trouver employé avec des prépositions qui concourent à la description précise du tableau. Le français marque une différence du même ordre selon qu'il admet ou qu'il supprime l'article : « dans la mer » est descriptif : (A. X, 693 : ... uelut rupes uastum quae prodit *in aequor*, dira Virgile) ; « sur mer » ne l'est pas du tout, « par mer » pas davantage (*pelago*, dira Virgile). Cette valeur concrète d'*aequor* rend aussi compte de son emploi fréquent avec des verbes transitifs (voyez plus haut) construction beaucoup plus rare avec

mare et qui ne se rencontre que trois fois avec *pelagus*, qu'une fois avec *pontus*. La comparaison avec l'emploi que font de ces mots Ennius, Lucrèce, Catulle, Horace, donne à penser qu'il s'agit là plutôt d'habitudes particulières au poète ou d'effets voulus par lui que d'un usage rigoureusement établi.

A côté des considérations de ton et d'emploi grammatical, notons aussi le facteur métrique. Tout lecteur de Virgile a remarqué que certaines formes verbales ou nominales sont affectées à certaines places du vers. La statistique vient confirmer ce sentiment d'une façon impressionnante. Le dactyle avant-dernier, par exemple, est la place tout indiquée pour des formes comme *gurgitis*, *gurgite* (qui s'y trouvent toujours, à deux exceptions près), comme *aequoris*, *aequore*, *aequora*, tandis qu'*aequor* est tout naturellement en fin de vers. Ces quatre dernières formes se trouvent aussi parfois au premier pied. Il n'y a que quatre cas, sur 105, où on les rencontre à un autre pied que ceux que nous avons indiqués.

Les sons jouent aussi leur rôle : la vieille technique du *carmen* n'est pas morte chez Virgile. L'allitération, très fréquente avec *pontus*, plus encore avec *pelagus*, peut avoir entraîné dans bien des cas l'emploi de ces mots de préférence aux autres. L'une des rares fois où *aqua* est dit de l'eau de mer, il est groupé avec *aequor* :

A. V, 821 : Sternitur *aequor aquis*, fugiunt uasto aethere nimbi,

et Virgile a répété cet effet à propos du Tibre (à moins que ce ne soit l'inverse) :

A. VIII, 89 : Mitis ut in morem stagni placidaeque paludis
Sterneret *aequor aquis* remo ut luctamen abesset.

Enfin le souci de la variété entre aussi en jeu, et il semble que parfois Virgile, ayant à exprimer la même idée à deux reprises, se soit amusé comme par gageure à choisir, dans son trésor de mots, tantôt l'un, tantôt l'autre, ou à pratiquer des inversions tout en conservant le même rythme et la même physionomie à l'ensemble.

Soit les deux couples de vers suivants, d'une part :

A. III, 192 sq. : Postquam altum tenuere rates nec iam amplius ullae
Apparent terrae, caelum undique et undique pontus.

et d'autre part :

A. V, 859 sq. : Vt pelagus tenuere rates nec iam amplius ulla
Occurrit tellus, maria undique et undique caelum.

Il y a là — *mutatis mutandis* — quelque chose de comparable à ce que signale M. Hagendahl dans ses *Studia Ammianea* au chapitre *De uariatione sermonis*, p. 99, en citant les deux passages suivants d'Ammien :

23, 6, 17 (313, 6) in his pagis hiatus quoque conspicitur terrae, unde halitus letalis exsurgens, quodcumque animal proxime steterit, odore graui consumit.

23, 6, 18 (313, 10) cuius simile foramen apud Hierapolim Frygiae uidebatur, unde emergens ibidem noxius spiritus perseueranti odore quidquid prope uenerat, conrumpebat.

Quand il s'agit d'énumérer ou d'opposer les éléments les uns aux autres, j'ai noté chez Virgile pour la désignation de la mer douze combinaisons différentes.

Ailleurs, au contraire, l'emploi d'un mot rare semble le remettre en mémoire à Virgile et déclencher son emploi à nouveau dans un voisinage assez étroit. Par exemple, le mot *sal*, rare chez Virgile (il n'est dit que sept fois de la mer), se trouve deux fois dans l'épisode de Palinure à la fin du livre V, dans l'espace de dix-huit vers[1].

On voit par tout ce qui précède que le choix des doublets est déterminé, non par la seule considération du sens, mais par un jeu très compliqué de facteurs que nous n'isolons qu'artificiellement, dont un seul est rarement en cause et dont les effets peuvent se contrarier ou même s'annuler. Je ne prétends pas en avoir épuisé la liste. S'il s'agissait d'une poésie plus artificielle, peut-être pourrait-on y songer. Pour Virgile, je préfère penser qu'il faudra toujours faire la part de l'insaisissable.

J. Ernst.

1. Le morceau est assez étrange par ailleurs et son raccord à l'ensemble pose un certain nombre de questions : il a peut-être été écrit bien antérieurement et utilisé ensuite à cette place par Virgile. Mais ne concluons pas de cette remarque que *sal* a été employé par le poète au début de sa carrière et abandonné plus tard. Au contraire : les sept exemples que nous en trouvons sont tous dans l'*Énéide*.